



Raymonde Ladefroux, Michèle Petit et Claude-Michèle Gardien

## Lecteurs en campagne Les ruraux lisent-ils autrement ?

Éditions de la Bibliothèque publique d'information

---

# Chapitre III. Lecture, citoyenneté, identité

---

Éditeur : Éditions de la Bibliothèque  
publique d'information  
Année d'édition : 1993  
Date de mise en ligne : 3 janvier 2017  
Collection : Études et recherche

**Édition imprimée**  
Date de publication : 1 janvier 1993



<http://books.openedition.org>

### Référence électronique

LADEFROUX, Raymonde ; PETIT, Michèle ; et GARDIEN, Claude-Michèle. *Chapitre III. Lecture, citoyenneté, identité* In : *Lecteurs en campagne : Les ruraux lisent-ils autrement ?* [en ligne]. Paris : Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 1993 (généré le 05 janvier 2017). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/bibpompidou/1793>>. ISBN : 9782842462260.

---

Ce document a été généré automatiquement le 5 janvier 2017. Il est issu d'une numérisation par reconnaissance optique de caractères.

---

## Chapitre III. Lecture, citoyenneté, identité

---

- 1 Dans son village provençal, une petite fille évoque son amie : « Elle préfère être le chef : alors elle travaille, elle écrit 24 heures sur 24, et elle aime beaucoup lire. Parce qu'il faut qu'elle nous prépare du travail. Et puis on doit l'apprendre par cœur : "Réponds aux questions : Avant la fin de l'hiver, le pinson attirera quoi ? Avant la fin de l'hiver, le pinson attirera sûrement votre attention. Sa poitrine, ses joues et son cou sont légèrement teintés de quoi ? De rose saumoné..." Tu comprends ce que c'est de jouer avec elle... [soupir] »
- 2 À 7 ans, elle sait déjà, à ses dépens, que manier l'écrit est un instrument décisif du pouvoir. On pense à Lévi-Strauss, faisant l'hypothèse que « la fonction primaire de la communication écrite est de favoriser l'asservissement », après qu'il eut observé un Indien nambikwara recouvrir un papier de lignes tortillées pour accroître son prestige et son autorité auprès de ses semblables<sup>1</sup>. La mère de cette petite fille, racontant son propre parcours de lectrice, se souvient du profit qu'elle pouvait tirer de la lecture pour conforter son pouvoir : « J'étais le chef, je devais apporter des idées au groupe d'enfants. En responsabilité de chef, je me devais de lire. Je lisais utile : c'était quelque chose qui ne servait qu'à alimenter les fantasmes du groupe d'enfants. C'était pas lire pour rien. C'est là où je rejoins mon truc paysan : on lit pas pour rien. »

### Sortir de la place assignée

- 3 Qui touche à l'écrit, à l'imprimé, touche au pouvoir. C'est évidemment vrai dans le monde rural, où le livre venait de l'extérieur, et où la maîtrise de la langue et l'accès à l'imprimé furent longtemps la marque et l'apanage de ceux qui détenaient le pouvoir : notables, représentants de l'État, de l'Église, tandis que les autres n'avaient qu'à bien se tenir, écouter et mémoriser. De nombreux discours sur le monde rural en firent longtemps un continent noir et les paysans des sauvages de l'intérieur, à éclairer, ou à maintenir dans l'obscurité... Mona et Jacques Ozouf rappellent ainsi qu'« à en croire les législateurs républicains, les colonies présentaient, portés à leur paroxysme, les caractères des

populations rurales françaises : le laboratoire même, par conséquent, du traitement des différences<sup>2</sup> ».

- 4 La coupure était nette entre clercs, et fidèles à contrôler. Lire, c'est donc sortir de cette place assignée, s'emparer de ce qui avait été l'un des signes distinctifs des puissants. Mais n'est-ce pas aussi « trahir », d'une certaine façon, passer de l'autre côté, singer les beaux parleurs de la ville ? Et biffer la ligne de partage entre corps et tête, activités « manuelles » et « intellectuelles », « toile de fond sur laquelle continue à s'inscrire notre culture », comme le dit Jean Conilh<sup>3</sup>...

## Encadrer tous et chacun

- 5 La solitude du lecteur face au texte a toujours été un sujet d'inquiétude, remarquait Martine Poulain lors d'un récent colloque<sup>4</sup>. L'Église catholique, obsédée par les dangers de la lecture populaire, a longtemps stigmatisé les lectures « non contrôlées », non médiatisées, de la Bible comme des ouvrages profanes, et s'est efforcée de faire de la lecture un geste collectif et encadré. Et dans beaucoup de sociétés rurales, se confronter « directement » au livre, sans intermédiaire obligé, c'est également se démarquer d'un modèle religieux du lire qui s'y est exercé avec force jusqu'à une date très récente, par le biais d'une profonde intégration du clergé à la vie quotidienne.
- 6 Mais si l'Église s'est particulièrement attachée, dans les campagnes, à faire de la lecture un loisir « sérieux » et édifiant<sup>5</sup>, lire n'a pas eu dans toutes les régions un parfum d'interdit aussi intense. Et les effets de l'influence des pouvoirs ecclésiastiques sur les pratiques culturelles sont complexes, tout comme ils ont pu l'être sur l'alphabétisation<sup>6</sup>. Il faudrait rapprocher des cartes détaillées des pratiques religieuses et des pratiques culturelles, distinguer les zones multiconfessionnelles, celles qui furent précocement déchristianisées, ou qui comportèrent de bonne heure des « mécréants ». Mais il faudrait surtout analyser les stratégies variables de l'Église et le poids des différentes associations d'inspiration catholique selon les lieux. Une même empreinte catholique peut prendre des formes multiples : on pense par exemple au rôle de la Jeunesse agricole chrétienne dans la modernisation et le désenclavement de régions comme la Bretagne, qui a contribué à faciliter l'accès des ruraux à certains types d'écrits. Ou, à l'inverse, à sa faible implantation en Languedoc, et aux stratégies des prêtres qui, tout comme les maires, y ont peut-être misé plus sur le sport que sur les activités culturelles : « La JAC ? Qu'est-ce que c'est ça ? On ne s'occupait pas de ça. L'abbé A., il était président de tous les clubs sportifs de la région. Alors quand il est arrivé, il a d'emblée été intégré au village. Et quand il était au bord du terrain, c'est lui qui criait le plus. Tu avais B., le grand communiste du village, qui était président du foot, et le curé était trésorier. Peppone ! »
- 7 Quant au protestantisme, peu présent sur les sites enquêtés – sauf, en filigrane, dans les Baronnie et dans le milieu marin de Lesconil –, il a souvent, on le sait, un rôle essentiel sur l'intensité des habitudes de lecture...
- 8 Les médiateurs du savoir, les « passeurs » de l'écrit, ce furent également les notables locaux. Ici encore, plus que des récurrences, ce sont surtout des singularités, évoquées dans la première partie de ce livre, qui sont sensibles. Le type d'élites – « éclairées » ou non –, leur présence sur place plus ou moins fréquente, et les rapports qu'elles entretenaient avec les autres groupes sociaux ont dû jouer un rôle fondamental, qui pèse aujourd'hui encore sur la place de la culture livresque dans un espace. Selon les « pays »,

leurs attitudes par rapport à la diffusion de la connaissance, plus largement par rapport aux valeurs « culturelles », furent très variables, tout comme le brassage social et l'imitation intersociale. On s'est déjà interrogé, dans la première partie, sur de tels phénomènes d'inégale « descente des goûts » selon les espaces. Le goût pour la lecture dans certaines parties des Alpes-de-Haute-Provence est peut-être aussi à mettre au compte de la présence de notables lettrés. Tandis que le relativement faible investissement de la lecture dans le Biterrois n'est sans doute pas sans rapport avec le fait que la bourgeoisie y fut – sauf exceptions – assez peu férue d'arts et lettres, et que sa réputation court encore dans la mémoire locale : « Béziers, pendant les années vingt, ça a été l'anarchie et la corruption la plus complète. C'étaient les propriétaires des environs qui faisaient ça. Tous ces propriétaires ont fait la fête. Ils avaient la plaine, vous comprenez, la plaine, au début du siècle, il y avait de gros rendements, c'était la belle vie. Alors c'était la débauche. Et ils ont dépensé l'argent. Il y a de très grandes familles qui ont disparu. Ils ont tout mangé. Q. : Oui, on entend quelquefois cette réputation, que la bourgeoisie de la plaine biterroise c'était la fête, l'argent facile, pas tellement les arts et lettres... R. : Oui, la corruption la plus complète. Il y avait la police des mœurs, c'était affreux. Montpellier a été plus calme de ce côté... Et les villages des coteaux, c'était plus calme. »

- 9 Quelquefois, l'accès au livre fut délibérément barré par les élites en place. Un professeur remarque en pays de Caux : « Ici, ils avaient leur culture, qui était une culture orale et qui était branchée "nature", bon, ils les laissaient "orales et naturels", et donc n'essayaient pas de promouvoir la lecture... » On a déjà évoqué la véritable guerre qui opposa, à Plobannalec-Lesconil, les marins aux paysans sous l'autorité de hobereaux soucieux de couper tout accès au savoir à ceux qu'ils dominaient. Guerre dont on a gardé le souvenir, et qu'a évoquée un ancien capitaine au long cours : « Le 1<sup>er</sup> mai 1904 avaient lieu les élections municipales. D'un côté il y avait tous les paysans guidés par le curé et son vicaire et M. A. de la Z. De l'autre, les femmes qui accompagnaient les hommes de Lesconil, qui étaient plus nombreuses que les hommes et avaient des tabliers de coton solides, bien amarrés au torse, remplis de silex (c'est dur et tranchant comme tout, les silex). Les femmes se sont mises à jeter les cailloux. Les hommes se sont montrés aussi, et alors là ça a été la guerre ! La lutte a été rude, et comme les paysans étaient nombreux, il a fallu que les marins redoublent de coups ! Il est resté quatre-vingt-six paysans sur le carreau ! Et ce M. A. de la Z., on lui a chauffé les fesses, il y avait deux malabars, avec des poings ! Et lestes, comme devaient l'être les marins en ce temps-là, au temps de la marine à voile ! À partir de ce moment-là, le préfet n'a eu qu'à entériner ça. Il a donné un délai de deux ans pour faire construire les écoles. »
- 10 Aujourd'hui encore, on l'a vu, le goût pour la lecture est plus fréquent en milieu marin qu'en milieu agricole : effet de rythmes de travail différents, d'une plus grande mobilité et ouverture sur le monde extérieur, d'un plus grand brassage en milieu marin, et de la mémoire de cette histoire sociale. Et peut-être aussi des « auras » différentes, pour parler comme Walter Benjamin<sup>7</sup> des « travailleurs sédentaires », qui rapportent le message du passé, et des « navigateurs », qui colportent celui des pays lointains...
- 11 Face aux notables, il y eut également des élites populaires, différentes associations agricoles et rurales, pour encourager les paysans à prendre la parole, et prendre la plume<sup>8</sup>. On a déjà mentionné l'importance de la JAC, par exemple. Sur les sites étudiés, l'engagement politique, syndical ou associatif va très souvent de pair avec la lecture. Pourtant on a peu trouvé trace du rôle de ces associations dans l'accès à cette pratique.

Dans certaines régions, leur action a probablement été plus déterminante que les incitations publiques : il y a là aussi à approfondir, tout comme sur les missions de développement culturel que s'assignent aujourd'hui les organismes agricoles – comme la Mutualité sociale agricole, par le biais de ses assistantes sociales.

## La langue de l'intégration nationale

- 12 Le récit de l'ancien capitaine au long cours a le mérite de nous rappeler que les difficultés d'accès à la scolarisation ne remontent pas à la nuit des temps. La mémoire de l'illettrisme est présente : les parents de plusieurs des personnes que nous avons rencontrées ne savaient ni lire ni écrire. Quelques-unes, en Bretagne, ont évoqué les difficultés liées à l'apprentissage d'une langue « étrangère », le français : « Ma mère nous avait appris un petit peu le français à la maison avant d'aller à l'école pour qu'on ne soit pas traumatisés », se souvient une ancienne institutrice. « J'ai eu beaucoup de mal en français, je parlais breton, et les tournures bretonnes ça a été une catastrophe. Le mot "avec" par exemple. Il y a une estivante qui demandait à une marchande de poisson : "Il est frais votre poisson, madame ?" "Oh oui ! répond la marchande, il a été avec moi toute la nuit dans la glace !" Ce qui signifie : "Je l'ai mis toute la nuit dans la glace !" Nos professeurs de français avaient énormément de mal. » Une femme de marin d'une soixantaine d'années se souvient : « Cela a été la guerre pour pouvoir parler. J'ai commencé à parler le français comme tous les jeunes de mon âge... Mais alors c'était le breton traduit en français. Et c'est deux logiques différentes. Au fond nous sommes bilingues. »
- 13 Plus largement, chez nos interlocuteurs d'origine rurale, on trouve encore quelquefois la trace, dans le rapport à l'imprimé, d'une relation très ambivalente à la langue de l'intégration nationale, faite de fascination, de respect, et de peur, d'évitement. La langue de l'écrit a été celle du refoulement des parlers locaux, des parlers de l'enfance, de la langue affective, dans une époque dont on garde le souvenir.
- 14 Quant à l'école, ses effets sur le goût pour la lecture sont complexes, et très contrastés selon les individus. À toutes les générations, les lectures imposées – notamment d'auteurs classiques – en ont rebuté plus d'un (« Quand on m'a obligé à lire, j'ai systématiquement réagi »). Aujourd'hui l'évocation des « fiches de lecture » déclenche un haut-le-cœur chez les adolescents, mis en demeure d'aimer lire, de désirer leur devoir, injonction paradoxale s'il en est... Mais pour beaucoup de ruraux, en particulier parmi les plus âgés ou les plus démunis, l'école a été « la porte ouverte », « l'endroit où je trouvais des livres », alors qu'on en manquait tant. « Dix enfants, il y a soixante ans de ça, c'était pas évident. Il n'y avait pas les allocations familiales. Il y avait une petite propriété, mais enfin... On lisait beaucoup tous ces romans de Jules Verne, des trucs comme ça. On les avait par l'école, on risquait pas d'acheter ! » Et nombreux sont ceux qui ont gardé le souvenir d'instituteurs « qui poussaient pour faire "sortir" les enfants, pour leur donner une chance », et qui encourageaient leur ascension socioculturelle par le prêt de livres de leur bibliothèque personnelle. Une femme d'une quarantaine d'années, dans la Drôme, dont la mère était femme de ménage, a ainsi évoqué sa « montée » vers le livre : « Mon école, c'était une vieille maison, et il y avait un escalier en colimaçon. Notre maîtresse était très cultivée et il y avait des livres et des vieilles estampes tout le long de son escalier. Pour moi, c'était un vrai plaisir, je crois que j'ai dû attraper ce virus-là de voir... de monter cet escalier en colimaçon qui était toujours ciré, vraiment impeccable, et de voir tous les

livres. » On retrouve ici quelque chose que souligne Erich Schön<sup>9</sup> : si l'enseignant est présenté comme quelqu'un qui a donné le goût de lire, c'est en dehors du cadre scolaire, dans un rapport personnalisé, singulier. Vient toujours le souvenir de la maison ou de l'appartement de l'instituteur, du thé offert par le professeur qui initiait à la philosophie ou à la musique.

- 15 Plusieurs ont aussi évoqué les bibliothèques scolaires, et les prix. Comme cet homme d'une quarantaine d'années, en Normandie, devenu professeur, pour qui la distribution de fin d'année était l'occasion d'une revanche sur les notables : « À l'époque c'était marrant, parce que pour moi, les prix, c'était une revanche. Parce que j'étais d'un milieu très pauvre, et j'étais prix d'excellence régulièrement. Je sortais donc avec un gros paquet qu'on n'arrivait pas à porter. Ça se passait dans la salle des fêtes, avec les maires, des tas de gens importants pour nous, dont j'avais une trouille pas possible... Et on annonçait : "Prix d'excellence, prix de tableau d'honneur, etc." Bon, c'était la revanche, parce que d'abord c'était une façon d'avoir des livres, alors que les livres étaient chers à l'époque, et qu'il n'était pas question qu'on en achète. »

## Les beaux parleurs de la ville

- 16 Dans *La Mémoire du village*, Léonce Chaleil disait : « Ne pas avoir d'instruction, c'est aussi être en proie à toutes les tracasseries de ce monde, qui est celui de la paperasserie. Moi, dans les bureaux, je m'exprimais mal, j'étais timide. Je peux dire qu'un paysan aime mieux travailler deux jours que d'aller dix minutes dans un bureau<sup>10</sup>. »
- 17 L'évocation du langage comme écran social, de la difficulté à acquérir sa maîtrise est revenue plusieurs fois parmi nos interlocuteurs paysans. Ainsi cet agriculteur autodidacte : « Aux réunions, j'étais tout petit, j'étais tellement timide... J'ai commencé à chercher à comprendre, surtout à écouter, pendant un an ou deux, et un jour j'ai dit : "Il faut prendre la parole." J'ai peut-être bégayé, j'ai parlé, je suis devenu rouge... J'ai comme ça, petit à petit, appris à me former. Je suis resté pendant neuf ans au conseil des parents d'élèves du lycée. Les trois dernières années je suis rentré au conseil d'administration en tant que délégué des parents d'élèves. Alors il y avait M. le député, M. le maire, le conseiller général. Ça forme, quand même, on est obligé, là quand vous parlez il ne faut pas dire de bêtises. Et quand je suis parti, le plus bel hommage qu'on m'a rendu... "M. B. n'a pas parlé souvent, mais chaque fois qu'il a dit quelque chose c'était valable." Je pense que je n'ai pas perdu mon temps... En français, ça va, je me débrouille, je ne fais pas trop de fautes, mais il faut dire aussi que la lecture apporte quelque chose : quand j'écris un discours, si je ne me rappelle pas quelque chose... vous savez il y a tellement de noms en français, au moins quatre ou cinq noms pour dire quelque chose, c'est pas difficile... Si je cherche une inspiration pour un mot, je prends Louis Nucera : avec les descriptions qu'il y a, ça m'étonnerait que je ne trouve pas dans les deux minutes. »
- 18 Ou cet adjoint au maire d'une petite commune, lui encore issu du terroir, évoquant les cuistres de la ville : « Vous savez on a affaire à des ingénieurs, des Ponts et Chaussées, de tout ce que vous voudrez. Moi je suis allé à l'école, certificat d'études, et puis au boulot. J'essaye de les comprendre, et au bout d'un moment... celui-là il nous en fout plein la vue... Pour certains c'est de l'instruction qu'ils ont, pas de l'intelligence, ils cherchent à vous dominer... Tandis que quand vous avez des types instruits qui vous font toucher du doigt, alors là j'admire... Il y a des gens, vous avez l'impression que vous comprenez tout. Ceux-là, vous pouvez dire qu'ils sont bons. Il y en a d'autres, ils parlent, ils parlent... Je

suis borné ou quoi ? Ils se servent d'expressions, de termes techniques qu'on y pige que dalle... »

- 19 Au-delà des agriculteurs s'entend quelquefois, dans un registre proche, un discours de dépit vis-à-vis de la capitale, et de rejet de la centralité. « La province est toujours parent pauvre. » « Paris c'est Paris. » Mais également un désir de s'en faire entendre... même chez un petit garçon de 9 ans, en Provence, qui, au terme de l'entretien sur son peu de goût pour la lecture, eut cette question finale, désignant le magnétophone : « Dis, ils vont m'entendre à Paris ? » On n'est pas loin de ce qu'écrivait Colette à propos du rapport de Sido à la capitale : une « passion un peu agressive, rehaussée de coquetteries, bouderies, approches stratégiques et danses de guerre<sup>11</sup> ». Plusieurs personnes ont aussi exprimé un rejet des prix littéraires, expression d'un parisianisme trompeur : « Ce serait plutôt répulsif... » « On est trompés... » « Pour moi, c'est une mafia, ça se passe entre eux, et puis ils font semblant. »
- 20 En même temps, quelques-uns de nos interlocuteurs, en Languedoc notamment, se sont « excusés » de leur accent. Ceux qui, un peu partout, lisent le Larousse le font aussi par souci de la correction de leur langage. Une femme évoquait sa mère, institutrice avant-guerre dans l'Yonne, très soucieuse de châtier son français... jusqu'à ce qu'elle soit nommée en banlieue parisienne : elle s'y était vite sentie tenue de malmener un peu la langue pour s'intégrer parmi ses collègues « rouges » qui s'employaient, elles, à parler « parigot ». Le passage à la ville peut ainsi s'accompagner d'une plus grande désinvolture envers la langue.
- 21 L'admiration va parfois à des virtuoses du français : « J'aime beaucoup Raymond Devos, raconte une employée. Je l'admire. En quelques mots, il fait des choses... extraordinaires. » Beaucoup sont « suivistes » dans leurs goûts, lisent les best-sellers. Plusieurs sont fiers d'avoir des enfants, des neveux, instituteurs, ou professeurs de lettres. Tous savent que la maîtrise de la langue, outil de l'intégration nationale qui fut retourné par des instituteurs en outil d'émancipation, est à la clé d'une citoyenneté active.

## Lecture et citoyenneté

- 22 « Voyez-vous, j'ai commencé à lire tout de suite, dès la Première Guerre mondiale, à m'occuper de leur politique : ça bourdonnait à mes oreilles », se souvient l'ancien capitaine au long cours : leur politique, ils, eux. « Paris ». Et aujourd'hui « Bruxelles ». Eux, et nous<sup>12</sup>. Parmi nos interlocuteurs d'origine rurale, cette représentation revient plusieurs fois. Tout comme est évoquée la nécessité, pour survivre économiquement, pour se défendre d'« eux », d'accéder à un usage aisé de la langue, des supports écrits de l'information.
- 23 Ainsi chez cet agriculteur : « J'ai assisté à une réunion avec les responsables de l'autoroute au sujet des expropriations. C'est la réunion où j'ai le plus fatigué de ma vie. Parce que tous les mots... On a pinaillé pendant des heures, on a fait voir qu'on connaissait nos droits. Ça a quand même été grossier de leur part, ils ont envoyé des gens du cadastre, ces gars-là ont dit : "Madame, si vous signez pas aujourd'hui vous allez au tribunal." À de pauvres veuves, de 80 ans... Maintenant, pour le TGV, ils ont fait un plan qui est idiot : ce ne sont pas des parcelles de terres, ce sont des courbes de hauteur ! Qu'est-ce que vous voulez que des gens comme nous comprennent ! Il fallait qu'ils fassent un plan spécial. » Et il poursuit : « Ce n'est plus le paysan borné d'avant. Je peux vous faire

voir tous mes classeurs, tout est noté, par fiches, parce que si un jour je dois disparaître... Vous savez jusqu'à maintenant, ceux qui restaient à la terre, c'était la sélection à l'envers, c'était parce qu'ils ne pouvaient pas aller ailleurs. Maintenant ça marchera plus, parce que pour faire agriculteur il faudra être performant, il faudra faire des études. » Mais dans ces contextes villageois, l'assomption d'une responsabilité, la prise d'initiative individuelle<sup>23</sup> sont encore malaisées : « Je vais vous dire ce qui se passe dans un village : lorsqu'il y a une assemblée générale pour désigner quelqu'un, vous voyez tout le monde qui a mal au pied ou qui se baisse, personne veut être responsable. Or la veille à la place, vous avez ces mêmes personnes qui pendant une heure ont tenu des discussions. Ils ont peur de le dire après... » Ou cet adjoint au maire d'une petite commune, à qui nous demandions comment il procédait pour acquérir toutes les informations nécessaires à la gestion de son village : « À la mairie, il y a pas mal de bouquins, on reçoit pas mal de revues qui parlent de la vie politique, de l'évolution des lois, de ce qui se fait dans le département, ça donne une idée de ce qui se passe. On passe une heure, le soir, au courrier... On a deux, trois revues trimestrielles qui suivent les lois, les changements de près. Le recueil d'actes administratifs on le passe vite, autrement on n'en finit plus. Mais ça vous met dans le bain. Et puis il y a la décentralisation. Alors ce qui était valable il y a dix-quinze ans, ça ne l'est plus. C'est sûr, il faut se tenir au courant. La décentralisation, ça a amené un changement. Et c'est pas fini, l'État participe de moins en moins. Ce changement, c'est quand même une bonne chose, ça a été bien accepté. Au début quand on allait dans des réunions d'élus, il y en avait qui se sentaient un peu écrasés par ces responsabilités. Mais comme on leur disait : "Vous l'avez souhaité, parce qu'avant pour déplacer une fenêtre, il fallait demander l'autorisation à Paris." Je crois que maintenant les gens l'acceptent. Le problème, c'est qu'on se trouve devant des problèmes financiers. »

- 24 Aujourd'hui, s'affirmer comme acteurs à part entière passe par la décentralisation. Plus largement les espaces de référence se recomposent, la région, l'Europe, mais aussi de nouvelles polarisations économiques, une intégration à l'espace mondial : toutes questions dont on trouve la trace dans les lectures de certains de nos interlocuteurs agriculteurs, parfois sous des formes transposées. Comme chez cet homme d'une cinquantaine d'années, qui compte parmi ceux qui ont le plus modernisé leur exploitation au village : « Je lisais un livre qui parlait de Christophe Colomb, de Jacques Attali. J'aime bien voir comment vivaient les gens. Et je suis étonné de voir comment c'était drôlement organisé. C'était fabuleux ! Ils existaient comme nous, c'est sûr ! Parce que là il parle en économie mondiale. J'ai aussi lu un petit livre : dans un village voisin ils ont découvert une épave, et ils ont reconstitué toute la vie de ce bateau. Et alors c'est assez drôle parce que ce livre part un peu dans toutes les directions : le bateau est parti en Russie, alors il parle de la Russie ; c'était pendant la conquête de l'Algérie, il a fait beaucoup de transport de troupes, alors il raconte l'histoire du bey d'Alger. C'est intéressant parce que ça touche à tout. Comment vivaient les gens : voilà, c'est surtout ça. Le roman ne m'intéresse pas tellement. » (Un peu plus tard) : « ... Moi, voyez, j'aurais aimé qu'on fasse un jumelage avec un village d'Allemagne ou d'Italie, parce que je crois que ça peut amener les gens à prendre conscience que finalement on est un peu tous pareils... Parce que c'est vrai qu'on est pris par le travail, par notre village. Mais quand même... Q. : Oui, ce qui me frappait à propos des livres dont vous parliez tout à l'heure, sur Christophe Colomb, ou sur ce bateau, c'est que c'étaient des livres qui évoquaient justement une dimension planétaire... R. : Ah oui !... En partant de ça, on parle de la pollution, c'est planétaire aussi, il faut en prendre conscience. Tout est lié finalement... Moi, ce qui m'intéresse, c'est les gens, c'est l'humanité. C'est le passé et c'est le devenir. »



- 25 Son discours pose également la question du rapport entre mobilité spatiale, horizon géographique et lecture : descendant d'immigrant par l'un de ses parents, ayant tenté sa chance en région parisienne, son espace de référence ne s'est pas limité à son seul village. Mais d'autres ruraux, qui n'ont jamais quitté leur région d'origine, sauf exceptionnellement, à l'occasion de la guerre notamment, cherchent par leurs lectures à penser de nouveaux espaces. Ainsi cet autre agriculteur méridional, plus âgé : « Le dernier bouquin que j'ai acheté, c'est sur l'économie de Willy Brandt. On est un peu dans... la politique, la politique économique, la vie sociale. On essaye de voir où on va, parce qu'on ne sait pas bien. Les romans de nos 20 ans... adieu la "Série noire". Quand on travaillait la nuit, il fallait bien passer le temps. Maintenant j'en lis plus de tous ces bouquins<sup>14</sup>... » Ou cette ancienne institutrice bretonne : « Moi j'adore les atlas ! Quand j'ai une heure devant moi, je prends un atlas, et je voyage, et je rêve... Et maintenant avec tout ce qui se passe en URSS, je regarde là, et j'ai parfois du mal à lire le nom de ces États qu'on ne connaissait pas ou très peu il y a quelques années. Ça aussi, c'est de la lecture !... J'aimais beaucoup les bouquins d'exploration... toujours cette idée d'aller loin... »
- 26 « Aller loin » : ce qui distingue les catégories sociales, c'est encore leur horizon : certaines peuvent voir plus loin que d'autres, se penser à une autre échelle. L'horizon rural traditionnel – sauf peut-être en milieu marin –, tout comme l'horizon « populaire<sup>15</sup> », c'était souvent le proche, la famille, le voisinage, le quartier. Aujourd'hui, l'espace rural s'est desserré, les relations extérieures à la famille, au local, se sont multipliées. Et les livres, les supports écrits de l'information, sont quelquefois des outils pour repenser sa place dans le monde, pour tenter d'accéder à des espaces de référence élargis, sans renier ses origines, en prenant appui sur des espaces d'appartenance – l'espace local, ou l'espace rural.

## Lecture et identité

- 27 Questionné sur ses lectures, un agriculteur revenait sans cesse sur ce qui lui semblait premier : « J'étais en train de découper des articles sur l'évolution de l'agriculture : en trente ans, le département aura perdu la moitié de la surface cultivée... Mon grand-père a jamais su signer, ma mère était intelligente, c'étaient des gens humbles mais nobles, comme on dit, parce que vous savez, d'être riche, ça donne rien. Moi je dis que je n'ai pas honte de parler à n'importe qui, parce que je ne fais pas de complexe... Il y en a, comme paysans, qui ont honte. Ce n'est pas logique, on ne doit pas avoir honte... N'oubliez pas que sur la France, il y a sept cent mille exploitations agricoles en ce moment. En l'an 2000 il en restera deux cent mille. C'est des chiffres qui font peur. C'est très dangereux ça. On nous paie pour arracher, on nous paie pour geler les terres, ne rien faire dessus. C'est un désastre... Pour l'avenir, passez-moi l'expression, on verra que des culs pelés... Beaucoup d'endroits sont portés à disparaître. Tous les petits villages-dortoirs, c'est l'autoroute, c'est le supermarché. Alors quelle valeur ça a ? C'est une valeur négative, ça ne vaut rien. Je ne sais pas où on va. On suit un cycle, rentabilité, prix de revient... Et puis c'est fini, il n'y a plus rien d'autre qui compte... »
- 28 Une crainte partagée, du Midi à la Bretagne... : « Il y a une remise en cause du monde agricole, depuis un an. On est obligés de s'accrocher... c'est toute une économie qui nous retient. Tout part autour de nous. Et vous vous dites : "Est-ce qu'on a fait le bon choix... ?" » En milieu agricole comme en milieu marin : « On ne se fait plus d'illusions depuis longtemps... C'est prévu de rayer de la carte toute la côte, c'est appelé à disparaître

dans les années à venir. Maintenant les chantiers sont fermés pour commencer, les bateaux vont disparaître à mesure... C'est fait à Bruxelles, c'est eux qui nous dirigent... Lutter, on ne peut pas, l'un fait le chalut, un autre fait la sardine, un autre les filets, chacun est pour soi, et Dieu pour tous. Le marin est trop individuel... On baisse les bras, ça suit pas. C'est pas comme les paysans... »

- 29 « Tout doucement, ils m'ont enfermé hors du monde » : à écouter certains de nos interlocuteurs, on pense à ce vers de Cavafy... Appartenant à une catégorie sociale longtemps dévalorisée dans beaucoup de représentations – notamment celles d'urbains récents qui n'en finissent pas de marquer leur distinction d'avec leurs origines –, les agriculteurs éprouvent aujourd'hui un vif sentiment d'exclusion, une hantise de disparaître exacerbée. Comment s'y prennent-ils pour penser leur situation ? Comment passent-ils – ou ne passent-ils pas – d'une identité qui fut longtemps totale et statique (être « paysan »), où il s'agissait de demeurer fidèle à soi-même, à une identité conçue comme un processus dynamique, un agencement de plusieurs traits en recomposition constante ? Quelle place tient la lecture dans ces démarches ? Plus largement, comment ceux qui habitent en milieu rural, à l'heure d'une dualisation accrue de la société, à l'heure aussi de l'injonction sociale d'être « soi-même », affrontent-ils les crises identitaires ?
- 30 Sur ces interrogations, les entretiens réalisés ne fournissent que des éléments disparates, et il y a à creuser plus avant. Se pose, par exemple, la question de la reformulation et de l'affirmation d'une identité rurale. L'angoisse de disparition n'est pas seulement économique, elle porte aussi sur toute une façon d'être au monde, un système de valeurs, une « civilisation » rurale en voie de disparition. Elle a trait à la perte d'une expérience, d'une connaissance singulière, empiriste et particulariste, marquée notamment par un rapport au concret, à la réalité, au gestuel, par un sens de la diversité de la réalité, se différenciant et s'opposant parfois à une rationalité abstraite et universaliste.
- 31 On peut relever, à ce propos, le goût qu'ont manifesté nos interlocuteurs pour les lectures qui sont les plus proches du vécu (surtout parmi les faibles lecteurs<sup>16</sup>), qui est revenu dans toutes les régions. Ainsi cette femme de 60 ans, dans le pays de Caux : « J'aime bien les livres biographiques, l'histoire aussi, tout ce qui est relié à la vie réelle. » Ou, plus jeune, cette femme de 30 ans, dans la Drôme : « Le livre d'aventure vécue, j'aime beaucoup, j'ai l'impression que je vis un peu avec. » Ou dans l'Yonne : « Il faut qu'il y ait quelque chose de vrai dans le livre. La vie romancée, je veux bien, il y a des ajoutes, mais enfin il y a un fond réel. »
- 32 D'une façon proche, on relève très fréquemment le goût pour la littérature naturaliste ou populiste. Zola est, de très loin, et partout, l'auteur le plus fréquemment cité spontanément : « Celui qui m'a le plus marquée, c'est Zola. Parce que c'est la réalité. Encore hier je savais pas trop quoi lire, je lisais *Le Rêve*. *Germinal*, je ne sais pas si c'est parce que mon mari travaillait dans les mines, ça m'a encore plus marquée », dit une dame d'une soixantaine d'années en Languedoc.
- 33 Reviennent souvent les lectures régionales (Queffélec en Bretagne, Maupassant en Normandie, Barjavel ou Giono dans les Baronnies), comme pour cet agriculteur à la retraite : « Giono, peut-être tout le monde ne s'y retrouve pas, pour moi c'est un enchanteur. C'est un poète, qu'il parle des paysages ou des gens qui s'y trouvent. François Mauriac aussi est un bel écrivain qui est devenu classique. C'est le Sud, mais un Sud qui n'a rien à voir avec le Sud américain... » Lire c'est, au-delà des Baronnies, se trouver aussi dans un « Sud ». Et au-delà des « pays », se chercher dans des textes évoquant le monde

rural. On relève par exemple la récurrence, sur plusieurs terrains, d'un goût très vif pour Claude Michelet : « Claude Michelet, c'est très beau », commente un viticulteur méridional. « Les descriptions du monde agricole c'est magnifique. D'abord c'est la terre. Je travaille la terre, je sens la terre, je connais l'odeur de la terre. Michelet est un homme qui raconte la terre, l'évocation de la terre, je crois que c'est un très bon auteur. » Ou pour Pagnol, comme cette institutrice bretonne à la retraite qui a passé pratiquement toute sa vie en pays bigouden, et voit dans l'univers de l'écrivain provençal... un « lieu de mémoire » : « Je viens de me payer les Pagnol, dans une très belle édition. C'est une petite folie, mais je me suis dit : “Ça, c'est mon cadeau à moi, pour mon amour de la lecture.” Je me suis payé des Pagnol magnifiques ! Et 1789 là, aussi. Ça, c'est la Révolution, et ça, c'est mon enfance ! » Qu'une Bretonne retrouve son enfance dans Pagnol : la ruralité – et une époque – prime ici sur l'appartenance au « pays ».

- 34 Ce recours à la lecture dans la reformulation d'une identité, la refonte d'espaces d'appartenance, appelle des approfondissements. Le bel écrit légitime le lecteur dans son identité. De sentiment privé, elle devient publique, grâce à l'auteur reconnu qui lui prête sa voix. Mais de quel choix disposent les lecteurs ruraux pour que ce sentiment se découvre, trouve à se dire ? Où vont-ils chercher une image de la ruralité, chez quels auteurs, originaires de quelles régions ? Ne vont-ils pas la chercher également, quelquefois, dans des représentations conçues par des urbains ?
- 35 Éden primitif ou chaos, toujours objet de fantasmes, le village n'a pas cessé d'être « romanesque<sup>17</sup> », et la ruralité est encore la plupart du temps un continent noir, idéalisé ou rejeté, pour une bonne part sans doute parce qu'elle a à voir avec nos origines... Elle fait les délices de bien des écrivains en mal de racines. Au bout du compte, peu d'entre eux ont été cités dans les entretiens. Mais guère plus d'auteurs issus des « terroirs ». Hormis les classiques approchés pendant le temps de l'école, « la » référence pour la ruralité, c'est celle que clubs de lecture et journaux agricoles ont choisie : Claude Michelet, chanter de la terre, brassant toute l'évolution agricole du siècle dans ses sagas si prisées des ruraux que nous avons rencontrés. N'est-il pas lui aussi un ancien urbain – fils d'un ministre en voie de canonisation – qui a « élu » le milieu rural<sup>18</sup> ?

## Lecture et sociabilité

- 36 Du côté des pouvoirs locaux, il est encore assez rare, en milieu rural profond, que l'on sollicite la « culture » pour réparer les mailles du filet social, et sonner le rassemblement de communautés morcelées – même si l'importance du « développement culturel » est quelquefois de mise dans les discours. À l'heure du « retour au local », l'enjeu lectoral reste très inégal selon les lieux, tout comme la sensibilisation à ces questions des élus, ou des responsables associatifs. Et les nouvelles formes d'animation autour du livre, très prisées de beaucoup d'urbains, qu'elles émanent des pouvoirs publics, de professionnels du livre, ou d'animateurs locaux, touchent encore peu les habitants des régions rurales.
- 37 Lecteurs isolés, certains d'entre eux se cherchent, pas à pas, dans leurs lectures. Par ces moments « hors » du temps social, ils trouvent des phrases qui disent leur place dans le siècle. Mais ces lecteurs isolés, quelquefois, se rencontrent, et les images glanées dans les livres vont et viennent : au club du troisième âge de ce village languedocien, on parle peu de lecture, mais les conversations s'animent en évoquant *Des Grives aux loups*<sup>19</sup> – même si la plupart ne l'ont pas lu. Sur cette question du rôle de la lecture dans la formation de nouveaux espaces de proximité, de partage, et des réseaux de sociabilité, souvent souples

et multiples, par lesquels, du proche au lointain, circulent des idées, des goûts, des mentalités, il faut aller plus avant. Tout comme sur l'altération que subissent ces représentations dans le temps et dans l'espace.

- 38 Ajoutons que les entretiens réalisés laissent supposer qu'au niveau des sites étudiés, ces réseaux sont très circonscrits, sauf dans des périodes marquées par une forte pénurie. L'espace de partage du livre est interindividuel, plus que social. C'est généralement celui des échanges entre deux ou trois personnes qui se prêteront leurs ouvrages, et les commenteront entre elles : au sein d'une famille – entre mari et femme, quelquefois, entre parents et enfants, entre sœurs –, ou bien avec une ou deux amies ou voisines ; ou avec une institutrice, un professeur. Ce partage concerne surtout des femmes. En milieu rural comme ailleurs, on peut méditer cette question que posait récemment François de Singly<sup>20</sup> : l'avenir des livres passe-t-il par l'avenir des femmes ?
- 39 On relève quelques exemples de sociabilité plus large autour des échanges de livres, dans des cadres associatifs – sans revenir sur les bibliothèques que l'on a déjà évoquées. Ainsi dans la Drôme, un club de reliure où se retrouvent d'anciens enseignants ; ou en pays bigouden, un club de loisirs qui, un temps, a permis un certain brassage social, jusqu'à sa fragmentation : « Avant comme on n'avait jamais d'animatrices, on s'apprenait les choses les unes aux autres. Outre les activités manuelles, il y avait des dames qui étaient "à la page", des jeunes femmes qui avaient des enfants qui devaient aller au lycée, et il y avait souvent des conversations qui étaient plus intéressantes que maintenant. On faisait du tricot, du crochet, et on parlait beaucoup de films, de livres qu'elles avaient lus. Maintenant la moyenne d'âge est plus élevée, et il n'y a pas ce même type de conversation. Ça s'est un peu divisé, il y a moins d'unanimité, il y a des petits cercles. Nous sommes plus nombreuses et nous ne sommes pas assez unies. Ou dans l'Yonne, une chorale : "L'Écho de la vallée", ça fait la liaison de tous les petits pays. Vous avez des personnes de toutes les situations, de tous les âges, c'est une grande amitié et depuis douze ans il n'y a eu aucune défection.
- 40 Et on se réjouit d'un mardi à l'autre d'aller à la répétition. Et les petits ennuis, les petits soucis, tout le monde laisse ça sur le paillason. Il y avait même quelques familles qui avaient des histoires de terrains, et ça a fini par s'arranger, parce que les gens se rencontraient le mardi. À la chorale, on fait beaucoup d'échanges, on se passe des livres entre personnes qui lisent. Quand on s'habille, qu'on va partir : "Vous avez lu ça ? Ah ! Ce que c'était bien !" Alors d'autres s'approchent : "Qu'est-ce que c'est ? Ça parle de quoi ? Eh bien, j'irai à la bibliothèque." »
- 41 Ces réseaux microscopiques ont pourtant un rôle fondamental, surtout quand ils sont le lieu d'un brassage social : l'amour de la lecture se transmet, c'est souvent la rencontre, l'occasion qui ouvre le désir, révèle le goût de lire. Et aussi, presque toujours, on s'autorise de quelqu'un pour lire. Le rôle des « initiateurs », qui bénéficient d'un accès plus aisé au symbolique, et d'un pouvoir de médiation avec la société et l'espace « englobants », a ainsi toujours été essentiel – et il l'est encore aujourd'hui.

## NOTES

1. Cf. Claude Lévi-Strauss, « Leçon d'écriture », *Tristes tropiques*, Paris, Plon, 1955.
2. Cf. Mona et Jacques Ozouf, *La République des instituteurs*, op. cit., p. 282.
3. Cf. Jean Conilh, « Les exclus de la lecture », art. cit., p. 42.
4. « Les recherches sur la lecture : regards européens », Paris, IFLA-BPI-BBF, 11 et 12 mai 1992.
5. Sur les discours de l'Église relatifs à la lecture et leur parenté avec ceux de l'école, cf. Anne-Marie Chartier et Jean Hébrard, *Discours sur la lecture*, op. cit.
6. Cf. François Furet et Jacques Ozouf, *Lire et écrire*, op. cit.
7. Cf. Walter Benjamin, « Le narrateur », art. cit.
8. Cf. Noë Richter, *La Lecture et ses institutions : la lecture publique, 1919-1989*, Bassac, Plein chant, t. 2, 1989.
9. Cf. Erich Schön, « Children's and Adolescents' Reading of Literature in School and in Private », communication au colloque « Sociologie de la lecture, anthropologie de l'écriture », à paraître, Paris, BPI-Centre Georges Pompidou.
10. Léonce Chaleil, *La Mémoire du village*, op. cit., p. 314.
11. Cité par Jacqueline Risset, « Vésuve de la vie sociale », *Lignes*, 15, mars 1992, p. 91.
12. On retrouve ici la bipartition fondamentale de l'univers social relevée par Richard Hoggart dans son analyse de la « culture du pauvre », *La Culture du pauvre*, Paris, Minuit, 1970, chap. 3.
13. Cette difficulté de la prise d'initiative en milieu rural a souvent été mentionnée. Cf. par exemple Henri Mendras, *La Fin des paysans*, op. cit.
14. On souscrita, au passage, à l'adage « Il n'y a pas de mauvais lecteurs » : les livres, quels qu'ils soient, mènent aux livres. Cf. François de Singly, *Les Jeunes et la lecture*, op. cit. ; et Jean-Claude Passeron, « Le plus ingénument polymorphe des actes culturels : la lecture », in *Bibliothèques publiques et illettrisme*, Paris, ministère de la Culture, 1986.
15. Cf. par exemple Richard Hoggart, *La Culture du pauvre*, op. cit., p. 65-69 et p. 98-105.
16. Joëlle Bahloul (*Lectures précaires*, op. cit.) notait aussi que les lectures préférées des faibles lecteurs qu'elle a rencontrés mettaient en scène des expériences vécues.
17. Cf. Rose-Marie Lagrave, *Le Village romanesque*, Maussane, Actes Sud, 1980.
18. Il faudrait procéder à des analyses sur la réception de ces différents types d'œuvres en milieu rural – avec une approche voisine de celle de Martine Burgos en milieu lycéen (cf. « Ces lecteurs sont-ils des lecteurs ? », *Bulletin des bibliothèques de France*, t. 37, 1, 1992).
19. L'un des tomes de la saga de Claude Michelet, Paris, Laffont.
20. Clôture du colloque « Sociologie de la lecture, anthropologie de l'écriture », art. cit.